

LA SOCIÉTÉ HARMONIQUE
DES "AMIS RÉUNIS" À STRASBOURG

(Portefeuille secret) *

D I S C O U R S

prononcé par

Monsieur le marquis de Puységur

lors de l'initiation des membres
de la Société des Amis réunis
fondée par lui à Strasbourg au mois
d'août 1785.

PUBLIÉ PAR ROBERT AMADOU

* Voir le début de cet ensemble dans EdC, n° 3.

© Robert Amadou

Messieurs,

Le but de tous les hommes est de devenir heureux, c'est l'objet de toutes leurs recherches et de tous leurs travaux. Cependant, fort peu arrivent à cette fin tant désirée. Quelles recherches plus philosophiques et plus dignes de nos réflexions que celles de la cause de cette contrariété que nous éprouvons perpétuellement entre les sentiments qui nous animent sans cesse et le peu de résussite dans nos désirs ? Jetons un coup d'oeil sur la conduite générale des hommes, sur les moyens qu'ils employent pour se procurer le bonheur, et si nous apercevons dans l'examen que nous allons faire que ces moyens par leur nature sont tous incapables de les mener à la fin heureuse après laquelle ils aspirent, nous aurons fait un grand pas vers la vérité.

Après avoir reconnu notre erreur, après nous être persuadés que le chemin que nous avons pris jusqu'à présent n'a fait que nous égarer de la route que nous cherchions, il nous sera aisé de revenir sur nos pas. Alors, à l'aide d'un guide plus sûr, nous marcherons dans une route nouvelle, où les jouissances que nous goûterons sans cesse nous éclaireront sur celle qui nous est réservée au terme de notre voyage. Le bonheur à venir ne sera plus pour nous un être fantastique, fuyant toujours à mesure que nous nous élancions après, les avenues qui nous y mèneront nous le laisseront apercevoir de loin, l'espérance d'y arriver enflammera notre courage, et, je le répète, chaque pas que nous ferons nous en donnera la certitude.

Tel, à l'approche du palais d'un grand roi, l'on découvre, à une distance considérable, des plantations régulières, des chemins superbes, des hôtelleries magnifiques, une multitude de voyageurs, tout ce que l'on voit, annonce de loin la demeure d'un souverain; de même ce sera par des sensations données par des satisfactions multipliées, par une paix intérieure et durable, que le bonheur nous sera annoncé. Il n'est pas nécessaire de se munir de constance, tout dépend d'entrer dans un chemin si beau et, dès le premier pas, ainsi qu'un faible bateau qui ne peut résister au courant qui l'entraîne, vous vous sentirez entraînés dans un torrent de délices et de volupté auxquelles vous céderez sans efforts et sans regrets.

La connaissance de nous-mêmes est le premier pas à faire dans la carrière que nous allons parcourir. Si, semblables aux brutes, toutes nos actions ne tendraient qu'à la satisfaction de nos premiers besoins, ne différant point avec elles par les effets, nous serions déraisonnables d'admettre une nature différente en nous. Mais, loin de cela, je vois que la satisfaction de nos besoins proprement dits physiques est la plus indifférente de nos actions. Je ne parle pas de l'homme sauvage, qui, n'ayant pas d'autres désirs, est par cela seul plus heureux que nous. Mais considérons l'homme en société avec ses semblables, nous le verrons assujetti par deux passions insurmontables, l'ambition et l'avarice. Tous ses désirs se portent ou à obtenir des emplois ou des grâces particulières, qui puissent en satisfaisant son orgueil, l'élever au-dessus de ses contemporains, ou bien à amasser des richesses dans la vue de se distinguer au milieu d'eux par un luxe outrageant. Si le but des hommes était du moins, en désirant des richesses et des distinctions, de s'en servir pour le bonheur des êtres moins favorisés qu'eux de la fortune, en obtenant l'objet de leurs désirs, ils obtiendraient aussi le bonheur. Mais, bien loin d'atteindre à cette douce perspective, l'homme puissant et l'homme riche éprouvant dans la satiété même de nouveaux tourments, il désire encore, après avoir obtenu; heureux encore si les remords ne viennent point envahir ses jouissances chimériques.

Quoiqu'il en soit de la fin plus ou moins malheureuse des hommes, j'aperçois dans la cause même de leur détermination et de leurs actions la preuve de la différence sensible qui existe entre eux et les animaux: l'ambition et l'avarice ne se rencontrent certainement point dans ces derniers. Ces sentiments qui ne sont en aucune façon nécessaires à la satisfaction de nos besoins purement physiques ont donc une source vraiment morale et indépendante de la matière. Si nous savions mieux diriger nos passions morales, nous en découvririons la vraie cause et, en ennoblissant leurs effets, nous nous glorifierions du principe qui les détermine.

Oui, messieurs, embrassons avec ardeur l'idée noble et consolante de deux natures très distinctes dans l'homme, portons au-dedans de nous des regards dégagés des préventions que la fausse philosophie de ce siècle n'a que trop entretenues, et nous nous convaincrions que même jusque dans l'instinct proprement dit qui nous porte à satisfaire nos besoins corporels il se mêle en nous un sentiment raisonné de détermination, qui nous laisse toujours la liberté d'agir suivant cet instinct machinal ou de le contrarier, si nous en avons la volonté.

La volonté dans l'homme suppose la liberté. Bien éloigné en cela des animaux que l'instinct seul détermine, nous sommes les maîtres de braver la crainte, de vouloir ou de ne vouloir pas, de choisir entre le bien et le mal. Nos passions, il est vrai, nous assujettissent à un tel point que la plupart des hommes, portés à y céder par faiblesse, aiment mieux établir la fatalité dans nos actions que de reconnaître la liberté qui les contraindrait à des efforts sur eux-mêmes qu'ils ne se sentent pas le courage d'obtenir. Mais je n'ai qu'un seul exemple à citer à ceux que le système de la fatalité rend si indulgents pour eux-mêmes. Je leur demanderai à quoi tendent toutes les actions des hommes; ils me répondront sans doute qu'elles tendent toujours à la satisfaction de leur instinct et ils me feront voir cet instinct dans toutes leurs démarches. De même, me diront-ils, que la faim nous oblige à manger, de même nous sommes nécessités à tout ce que nous faisons. La réflexion n'est qu'un jeu de mots dont le résultat est toujours l'attrait irrésistible à la passion déterminante du moment. Que si les hommes font le lendemain une action opposée à celle de la veille, quoique dans les mêmes circonstances, c'est qu'une passion nouvelle, un mouvement machinal les porte malgré eux à cette contradiction apparente, mais qui dans le fond n'en est point une, puisque, quelque différence qu'il y ait dans les effets, la cause est toujours la même, c'est-à-dire la satisfaction de leur instinct. Alors, je demanderai quel est l'instinct commun et général et le plus déterminant chez tous les hommes: c'est, me répondra-t-on, celui de sa conservation, et c'est en cela, m'ajoutera-t-on, qu'est sa similitude démontrée avec tous les autres animaux. J'en conviens, voilà sans contredit le plus grand rapprochement que j'y trouve. A présent, continuerai-je; expliquez-moi comment il peut se faire que l'homme chez qui l'instinct le plus grand, la passion la plus impétueuse le porte à la conservation de son être, l'homme qui, de même que toutes les brutes, n'a que cet instinct pour guide; comme, dis-je, il se fait qu'il puisse se détruire, que de sang-froid il en fasse le projet, qu'il se détermine à l'exécuter et qu'enfin il en commette le forfait. Répondez: quel peut être l'instinct machinal qui le porte à une pareille action? D'après votre hypothèse, elle est absolument opposée à son intérêt le plus grand: il faut que vous en conveniez je vous défie de répondre autre chose sinon qu'il l'a voulu. Ah, messieurs, si les hommes ont le pouvoir ou la liberté de faire l'action la plus contraire à leur plus grand intérêt, comment ne pas reconnaître en eux cette même liberté de volonté dans des circonstances plus simples et, en général, dans toutes les actions de leur vie? Reconnaître dans l'homme une volonté libre et supérieure aux impulsions machinales que l'instinct détermine, c'est reconnaître en lui un principe immatériel, une âme enfin, dont l'essence spirituelle se rapproche de l'essence divine et dont toutes les impulsions seraient bonnes, si la dépravation des hommes ne les étouffait pas sans cesse. Le fruit de la liberté donnée au premier homme a été de s'en mal servir et, depuis, la dépravation a toujours été en augmentant.

^ l'intérêt irrésistible, la passion fatale,

(à suivre)